



CRITIQUES

le monde englouti du ghetto avec un réalisme teinté d'onirisme. Inquiet des remous nauséabonds qui agitent la vieille Europe, l'écrivain rappelle après Pascal « *quel monstre, quel chaos* » est l'homme privé de transcendance. Il signe là son chef-d'œuvre.

CLAIRE JULLIARD



Le ghetto de Lodz en Pologne en 1942.

CRITIQUES

PREMIER ROMAN

Le tyran du ghetto

UN MONSTRE ET UN CHAOS, PAR HUBERT HADDAD,
ZULMA, 368 P., 20 EUROS.

★★★★ Rescapé du massacre de son village par l'armée allemande, Alter, un orphelin juif de 12 ans, erre au milieu des décombres d'une Pologne ravagée. Le gamin qui refuse de porter l'étoile jaune se faufille dans tous les recoins de Lodz avant de trouver refuge auprès de Maître Azoï, le marionnettiste du ghetto Litzmannstadt. A la tête duquel le doyen Chaïm Rumkowski, autoproclamé roi et sauveur, règne sans partage. Pantin pathétique à la botte de l'ennemi, ce tyran-neau qui parade en calèche a fait de l'enclave un pôle industriel au service du Reich. Auquel il emprunte sa devise : « *Arbeit macht frei!* » (« Le travail rend libre ! »). Les conditions de vie de la population s'apparentent à celles des camps de la mort. Tandis que, dans l'ombre, un réseau d'artistes et d'imprimeurs tente de perpétuer une culture abolie, Chaïm négocie avec les autorités nazies et commence à leur fournir des victimes. Styliste hors pair, Hubert Haddad fait revivre

L'OBS

jeudi 5 février 2015

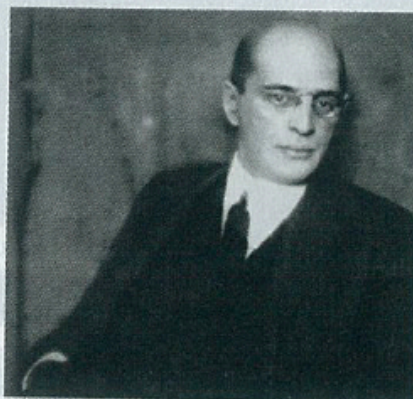
LE POCHE

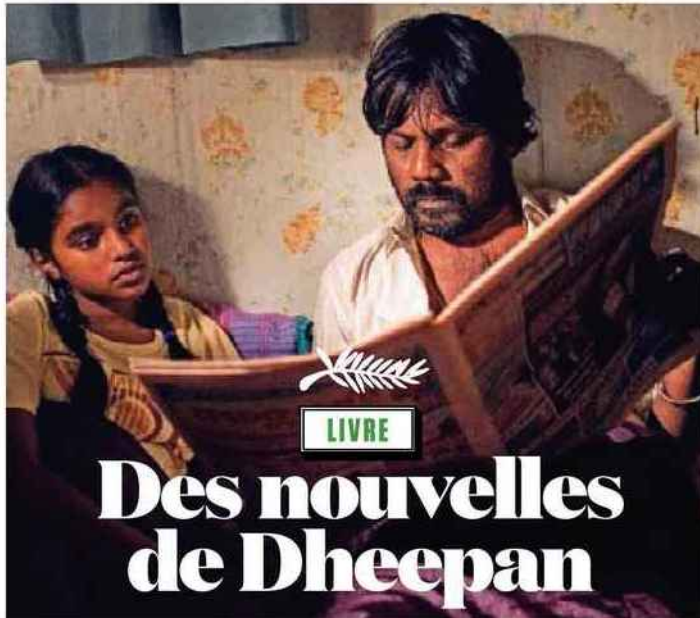
Le zinzin habite au 21

LE MAÎTRE DU JUGEMENT DERNIER, PAR LEO PERUTZ, TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR JEAN-CLAUDE CAPELE, ZULMA, 206 P., 8,95 EUROS.

★★★★ L'Autrichien Leo Perutz (en 1928, *photo*) a travaillé dans la même boîte que Kafka (en même temps, mais dans une autre ville), modélisé mathématiquement les stratégies du bridge et écrit onze romans admirés par Borges ou Calvino. Celui-ci commence comme un Agatha Christie : en 1909, un célèbre acteur viennois se suicide inexplicablement au cours d'une soirée chic. Le narrateur est accusé de l'avoir assassiné avant de maquiller son crime. Cherchant à se disculper, il devient dingue. Sa mémoire le trompe, sa logique zigzague. Hercule Poirot gnostique, il échafaude un scénario invraisemblable, et accuse un peintre mystique de la Renaissance. L'esprit humain est capable, et coupable, de tout.

DAVID CAVIGLIOLI





Premier rôle dans la palme d'or de JACQUES AUDIARD, le Tamoul ANTONYTHASAN JESUTHASAN publie des contes marqués par son parcours de RÉFUGIÉ. Rencontre

Par AMANDINE SCHMITT

FRIDAY ET FRIDAY, par Antonythasan Jesuthasan, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Elisabeth Sethupathy et Farhaan Wahab, Zulma, 144 p., 16,50 euros.

Regard halluciné, corps criblé de cicatrices, il incarnait la silhouette monolithique de « Dheepan », cet ancien soldat de la rébellion au Sri Lanka qui découvrirait la banlieue grise de Paris. Trois ans après que le film de Jacques Audiard a remporté la palme d'or à Cannes, Antonythasan Jesuthasan poursuit sa carrière au cinéma, avec cinq tournages à son actif. Mais quand on lui demande s'il se considère comme un acteur, il est catégorique : « Non, je suis un écrivain. » Six de ses nouvelles paraissent pour la première fois en France dans un recueil intitulé « Friday et Friday ». Son œuvre, foisonnante en tamoul, est indissociable de son propre parcours, détaillé dans « Shoba, itinéraire d'un réfugié » (avec Clémentine V-Baron, 2017, Livre de Poche). « Je ne connais que le Sri Lanka et la France, et même pas toute la France, seulement Paris,

et même pas tout Paris, seulement la Chapelle. J'ai découvert Saint-Germain-des-Près il y a six mois », confesse-t-il tout sourire dans un mélange d'anglais et de français.

Né en 1967 dans le village d'Allaipiddy, dans le nord du Sri Lanka, il a 16 ans lorsque le conflit entre Tamouls et Cinghalais éclate. Comme tant d'autres jeunes, il rejoint les Tigres de Libération de l'Ilam tamoul, qui lui fournissent des armes, des explosifs et une capsule de cyanure à avaler en cas d'arrestation. L'apprenti guérillero se met à écrire des pièces de propagande, mais déchanse vite devant une idéologie à géométrie variable, qui s'enlise dans une violence dévastatrice. Alors, Jesuthasan s'échappe et se trouve contraint à l'exil. Après un voyage de cinq ans, un passage par la Thaïlande, il arrive en France en 1993. Il y obtient l'asile politique.

On retrouve toutes les facettes de cette vie kaléidoscopique dans ses nouvelles, contes de l'émigration et de l'intégration traversés par l'angoisse : là-bas, de la guerre, ici, de la misère et de la suspicion qui règne entre migrants. Jesuthasan peut

s'y faire sardonique, comme dans « le Chevalier de Kandi », qui reprend une trame de Tolstoï pour suivre l'histoire d'un comité central de pieds nickelés n'ayant pas les moyens de faire exécuter son prisonnier. Dans « Friday », en cours d'adaptation au cinéma, il trace le destin tragique d'un « homme crasseux » qui fait la manche dans le métro parisien avec l'énergie du désespoir. Il a puisé l'inspiration dans son entourage : « Environ soixante personnes de mon village vivent en France. Parmi elles, au moins dix sont devenues SDF. »

Il se marre quand même : « J'ai appris le cinghalais dans une prison de Colombo, l'anglais dans une prison thaïlandaise. Peut-être que si j'allais dans une prison en France, j'apprendrais le français. » Du reste, cela ne l'a jamais empêché de travailler. Il a été balayeur, distributeur de prospectus, « valet de chambre » à Disneyland, commis dans des restaurants où, souvent, tout le personnel de cuisine est tamoul. « Pendant ma pause, j'allais à la bibliothèque du Centre Pompidou pour écrire », se souvient-il.

Attiré par Marx et Trotski dans son adolescence, celui qui a commencé à écrire sous le nom de « Shoba » se retrouve aujourd'hui davantage chez les penseurs de la French theory : Foucault, Derrida ou Lyotard. Contestataire de cœur, il a suscité quelques remous en critiquant dans ses romans les Tigres, le gouvernement sri-lankais et le système des castes, tout en défendant les droits des femmes et des LGBT. La crise des migrants l'anime aussi, qu'ils soient syriens, afghans ou sri-lankais. « Nous avons vécu trente ans de guerre, avec des bombardements incessants et un arrivage permanent de nouvelles armes. Mais il n'existe aucune usine d'armes au Sri Lanka. Qui les envoie ? Les pays occidentaux. Ils portent une responsabilité et devraient donc accueillir les réfugiés. »

Antonythasan Jesuthasan vit modestement chez sa sœur à Sevran, en Seine-Saint-Denis. Si le cinéma ne le sollicite plus, il retournera « sans problème » travailler dans un supermarché. Avec, toujours en lui, des milliers d'histoires qui bouillonnent. « Je n'écris que 50% de ce que je voudrais. C'est encore dangereux pour mes amis au Sri Lanka. Mais, un jour, peut-être... » ■



Retrouvez tous les jeudis
L'OBS dans La DISPUTE,
produit par Arnaud Laporte
de 19 h à 20 h
sur France Culture.



CRITIQUES

LE POCHE



Voyage au bout de l'Haïti

LE CRI DES OISEAUX FOUS, PAR DANY LAFERRIÈRE,
ZULMA, 336 P., 9,95 EUROS.

★★★★ Avant d'entrer à l'Académie française, l'auteur de « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer » a été un migrant. Il avait 23 ans, était journaliste à Port-au-Prince, quand des « tueurs sadiques » à la solde du sinistre Jean-Claude Duvalier ont « fracassé le crâne » d'un de ses camarades. C'est à lui qu'est dédié ce livre, un des plus importants de Dany Laferrière : « *A mon ami Gasner Raymond dont la mort a changé ma vie.* » Vingt-quatre heures plus tard, parce qu'il risquait d'être le prochain sur la liste, Laferrière s'envolait pour Montréal avec « *une petite valise en tôle* ». Il consigne ici le récit halluciné de sa dernière nuit en Haïti, celle où il a tenté de revoir tous ceux qu'il aimait (sans pouvoir leur dire adieu par crainte des mouchards), croisé d'inquiétants tontons macoutes, et laissé sa mère, le personnage le plus bouleversant de ce « Cri ». Lui qui n'avait jamais quitté son « *caillou au soleil* » aura saisi que son identité n'a pas grand-chose à voir avec l'« *idée de pays, de drapeau ou de nation* » ; et que l'individualisme est la « *dernière cartouche contre le pouvoir* ».

GRÉGOIRE LEMÉNAGER



CRITIQUES

ROMAN

La fugue du violoniste

PREMIÈRES NEIGES SUR PONDICHÉRY, PAR HUBERT HADDAD,
ZULMA, 192 P., 17,50 EUROS.

★★★★ A l'issue d'un concert donné à Tel-Aviv avec le Philharmonique, le violoniste Hochéa Meintzel, intimement meurtri par un attentat, déclare : *« Je ne suis plus israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage. »*

Après le scandale provoqué par ces propos irrévocables, il quitte Israël sans idée de retour. A l'invitation d'un festival de musique



carnatique, le vieil homme débarque à Chennai, en Inde du Sud. Guidé par la douce Mutuswami, il s'immerge dans ce pays inconnu et fascinant et s'y enfonce comme dans un dédale. Son périple le mènera de Pondichéry à la côte de Malabar. Mais rien ne peut lui faire oublier son drame : la perte de sa protégée Samra, dont le visage le visite encore durant les nuits suffocantes. Comme le hante tou-

jours le souvenir du ghetto de Lodz, où il vécut enfant. A Fort Cochin, pris dans un cyclone, il se réfugie avec un étranger dans l'antique synagogue. Quelques fidèles, otages comme lui de la tempête, évoquent alors la geste des juifs indiens. Ponctué par cette élégie, le nouveau roman d'Hubert Haddad (*photo*) est un conte envoûtant. L'histoire d'un homme aux prises avec sa conscience, son identité et ses origines.

CLAIRE JULLIARD



ROMAN

CASTING SAUVAGE**PAR HUBERT HADDAD***Zulma, 160 p., 16,50 euros.*

☆☆☆☆ De son pas de danseuse, Damya arpente les rues de Paris. Elle recherche une centaine de figurants pour le casting d'un film sur le retour des déportés de 1945, adapté de « la Douleur » de Duras. Du pont d'Austerlitz à la Goutte d'Or, elle va de rencontre en rencontre. Chacune a son climat, sa couleur. Au fond d'elle, Damya reste hantée par le souvenir d'un rendez-vous manqué le soir des attentats de novembre 2015. Elle met son chagrin à distance durant ce parcours fait de hasards et de coïncidences. Hubert Haddad nous invite à la découverte d'une capitale méconnue, celle des esseulés, des affamés, des âmes errantes en quête de grâce.

CLAIRE JULLIARD



ÉTRANGER

J'AI TOUJOURS TON CŒUR AVEC MOI

PAR SOFFÍA BJARNADÓTTIR
traduit par Jean-Christophe Salain,
Zulma, 144 p., 16,50 euros.

★★★★ De Siggy, sa mère fantasque et irresponsable, Hildur a hérité la personnalité instable et mélancolique. Toute sa vie, elle n'a fait que reproduire malgré elle le délétère schéma maternel. A la mort de Siggy, Hildur se rend sur l'île de Flatey où sa mère, qui lui a légué une petite maison, a souhaité être inhumée. Dans un style où l'étrangeté des images participe du conte fantastique, Soffía Bjarnadóttir, dont c'est le premier roman, relate avec une sensibilité à fleur de peau le séjour solitaire et cathartique de cette femme égarée qui puise dans le deuil maternel le courage d'affronter ses démons.

**VÉRONIQUE
 CASSARIN-GRAND**



Maisons colorées sur l'île de Flatey.



CRITIQUES

ROMAN

L'épopée de Cortès

DANS L'ÉPAISSEUR DE LA CHAIR, PAR JEAN-MARIE BLAS
DE ROBLÈS, ZULMA, 384 P., 20 EUROS.

Conteur virtuose et fantasque, Jean-Marie Blas de Roblès place son narrateur dans la position la plus inconfortable qui soit. Agrippé à une corde suspendue au bateau de pêche dont il est tombé, barbotant en pleine mer, le narrateur voit défiler non sa propre vie, mais celle de son père, Manuel Cortès, le pied-noir venu de Sidi

Bel-Abbès. Fils d'immigrés espagnols devenu chirurgien, ce sympathisant communiste qu'on disait le sosie de Tyrone Power s'engagea aux côtés des Alliés, en 1942. A quoi se résume une existence après qu'on a quitté le monde ? se demande notre naufragé. Il s'interroge aussi sur la façon dont nos actes découlent de



dramas anciens, sur la manière dont les traumatismes traversent les générations et engendrent d'infinales répétitions. Son esprit agité revisite la conquête de l'Algérie par le général Bugeaud et l'histoire des pieds-noirs, ces boucs émissaires des forfaits coloniaux.

Ample, passionnée, cette anamnèse nord-africaine rend justice au « *million de petites gens que le non-respect des accords d'Evian a humiliés, spoliés, chassés de leur terre natale* ». Et en ont gardé une épine dans la chair. **CLAIRE JULLIARD**



ROMAN

Tap-tap fantôme

L'OMBRE ANIMALE, PAR MAKENZY ORCEL, ZULMA, 352 P., 20 EUROS.

★★★★ Dans « les Immortelles », Makenzy Orcel (*photo*) célébrait les prostituées de Port-au-Prince victimes du séisme de 2010. Quatre ans après ce premier roman incandescent, le jeune poète haïtien a toujours l'art de faire danser les mots, parler les disparus et de flairer « *l'odeur d'oignon frit de la mort* ». Ici, c'est la voix d'outre-tombe d'une femme qui nous happe, pour nous entraîner dans le bled sordide où elle a vécu avec un père incestueux, une bonne réduite en esclavage et un frère que le spectacle d'un règlement de comptes à la machette a rendu mutique. On est d'abord un peu perdu : aucun point ne vient freiner ce slam viscéral, qui cogne et claque comme les réalités qu'il évoque. Mais les fulgurances poétiques agissent comme des sortilèges, et le récit se met en place. Céline comparait son style à un « *métro émotif* » ; celui d'Orcel est un tap-tap fantôme où il faut s'accrocher pour grimper, mais dont il est impossible de descendre en marche. **GRÉGOIRE LEMÉNAGER**





ÉTRANGER

LA VIE EN CINQUANTE MINUTES

**PAR BENNY BARBASH,
TRADUIT PAR ROSIE
PINHAS-DELPUECH**

Zulma, 368 p., 22 euros.

☆☆☆☆ Benny Barbash,

écrivain et scénariste, est aussi l'un des fondateurs du mouvement La Paix maintenant. Il fait ici la démonstration qu'il est aussi complexe de faire entendre raison à une épouse qui soupçonne son mari d'adultère que de reconcilier Israéliens et Palestiniens. Il a suffi d'un cheveu blond retrouvé sur un sous-vêtement de Dov pour que Zahava sombre dans l'enfer de la jalousie. En observant son anti-héroïne s'empêtrer dans une enquête où le rocambolesque le dispute au pathétique, Barbash, sous un humour ravageur, se livre à une critique impitoyable des effets aliénants du mariage.

**VÉRONIQUE
CASSARIN-GRAND**



REVUE

APULÉE #1

COLLECTIF

Zulma, 400 p., 28 euros.

★★★★ C'est un pavé lancé dans la Méditerranée. 400 pages « de littérature et de réflexion » sur la question qui rend fou les « galaxies identitaires ». En se plaçant sous le patronage idéal d'Apulée, spécialiste es métamorphoses depuis pres de deux mille ans, Hubert Haddad ouvre grand les portes de cette nouvelle revue on y trouve des photos, des inédits d'Abdelwahab Meddeb, un hommage de Colette Fellous à Alain Nadaud, du Le Clezio traduit en wolof, des poèmes d'Adonis, James Noel et Alain Mabanckou, une méditation de Jean-Marie Blas de Robles sur « ce qu'était un Romain », et même un impeccable conte de Boualem Sansal (*a lire sur BibliObs.com*), ou il apparaît que « l'identité est une corde avec laquelle les pouvoirs enchaînent les hommes pour les exploiter et les mener à la guerre ». La revue sortira un numéro par an.

GRÉGOIRE LEMÉNAGER



CRITIQUES

ROMAN

Malte, prix Femina

LE GARÇON, PAR MARCUS MALTE,
ZULMA, 536 P., 23,50 EUROS.

★★★★ On connaît surtout Marcus Malte (*photo*) pour ses romans noirs. Mais « le Garçon », stupéfiant itinéraire d'un innocent, nous rappelle l'étendue de sa palette et la profondeur de son champ de vision. C'est un récit fleuve, métaphysique, qui monte en puissance au fil des pages. Il se déroule de 1908 à 1938. Son héros n'a pas de nom, il n'a pas de voix non plus. Sorte d'enfant sauvage, il a été élevé par sa mère dans un cabanon planté dans un coin aride



du sud de la France. A la mort de la vieille femme, il se met en chemin et marche sans s'arrêter. Au fil de ses rencontres, au sein d'un hameau où il est l'étranger, le romanichel, il prend conscience de son appartenance à cette espèce indéfinissable, l'humanité. Parmi les curieux spécimens qu'elle recèle, un lutteur de foire, sorte d'ogre des Carpates appelé Brabek, lui raconte son histoire et l'intègre à sa tournée. Peu à peu, la conscience du garçon émerge des eaux dormantes où elle végétait. Il découvrira même l'amour sous les traits de la lumineuse Emma. Hélas, la guerre lui révèle bientôt l'autre aspect de la condition humaine. Ode à une âme pure, ce roman-monde, à la fois tenu et lyrique, est un pur joyau littéraire.

CLAIRE JULLIARD



CRITIQUES

ROMAN

L'amour par procuration

LA GÉANTE, PAR LAURENCE VILAINE, ZULMA, 192 P., 17,50 EUROS.

★★★★☆ Laurence Vilaine (*photo*) pense qu'« il y a une certaine violence dans l'acte d'écrire ». Il faut se coller avec le « trop-plein d'émotions », passer au tamis le tumulte. Sa prose sensible et frissonnante s'empare des mots comme de précieux objets qu'elle dispose délicatement autour de ses personnages. Dans ce troisième livre, situé dans la région de Saorge où elle a passé quelque temps en résidence d'écriture dans le calme de son monastère, elle fait surgir l'amour dans la vie rude de Noële, sa narratrice, par les mots, justement, ceux des lettres qu'une femme, photographe de guerre, adresse à son amant, un journaliste réfugié dans une maison du village où il lutte contre la maladie. Pour la fruste Noële, élevée avec son frère mutique et lunaire par « la Tante », une femme rugueuse qui jurait en italien et qui avait recueilli sa famille avant que sa mère ne meure en couches et que son père ne déserte le malheur, un monde insoupçonné se révèle. Dont elle s'effraierait presque, elle qui n'avait jamais regardé son corps dans un miroir et dont les seules caresses reçues étaient celles

des hautes herbes sur ses jambes nues. Ces mots de l'amour lui seront un viatique. « J'ai aimé l'amour moi qui n'en connais rien, j'ai aimé l'amour avec tout dedans. »

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND





CRITIQUES

ÉTRANGER

Sois belle et écris

MISS ISLANDE, PAR AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR, TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, ZULMA, 288 P., 20,50 EUROS.

Comme Agustina, l'héroïne du « Rouge vif de la rhubarbe » qui avait inauguré sa carrière littéraire en 1998, Auður Ava Ólafsdóttir a gravi bien des « montagnes de mots ». Ce n'est pas seulement l'exotisme de son île de glace et de volcans qui a séduit les lecteurs, mais aussi la fraîcheur et la limpidité de son écriture, pleine de fantaisie poétique, ses personnages écorchés par la vie toujours traités avec



bienveillance, et sa manière de faire éclater sans bruit les conventions sociales. Hekla, la jeune narratrice de ce nouveau roman, quitte la ferme familiale pour Reykjavík. Elle y retrouve ses amis d'enfance, Jón, homosexuel qui rêve de devenir costumier de

théâtre et Ísey, mariée et mère d'une petite fille. En 1963 en Islande, seuls « les hommes naissent poètes ». Aux femmes, on propose, comme à la belle Hekla, de briguer le titre de « Miss Islande » ou d'endosser le rôle de bonne épouse et de bonne mère. Mais la jeune femme, qui a publié quelques textes sous pseudonyme, a des ambitions littéraires et n'entend pas y renoncer, quitte à accepter des petits boulots

payés deux fois moins que ses homologues masculins puis à abandonner son compagnon pour rejoindre Jón au Danemark. Parce que rien ni personne ne peut interdire de se faire sa place dans ce monde.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



ROMAN

Schéhérazade en Chine

LE RITUEL DES DUNES, PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS,
ZULMA, 288 P., 20 EUROS.



voulait un amant à sa démesure. Elle lui demanda de raconter des histoires à son tour. Pour aider Beverly à traverser la nuit, Roetgen se fit Schéhérazade, conteur construisant

★★★★ L'auteur de « l'Île du point Némé » nous a habitués à ses romans kaléidoscopiques où l'on évolue comme dans un labyrinthe. Sa nouvelle livraison – même s'il s'agit d'un ouvrage remanié paru au Seuil en 1989 – reste dans cette veine. On y suit les ruminations mentales de Roetgen, expatrié dans la Chine communiste des années 1980. Alors

qu'il a quitté Tientsin pour Macao, son cerveau chaviré revit son aventure avec Beverly, une Américaine de vingt ans son aînée. Comment oublier une telle femme ? Fascinante et inquiétante à la fois, cette clocharde devenue millionnaire avant de tout lâcher dévorait les biographies par ordre alphabétique et communiquait avec Spinoza. La belle mythomane

au fil des chapitres un polar haletant. Chacun semble avoir alimenté la folie de l'autre. Poétique, drôle, étourdissant, le livre peut toutefois déconcerter. Il faut souvent s'accrocher pour ne pas s'y perdre. Mais la fantaisie propre à Blas de Roblès (*photo*) et l'originalité de son style retiennent le lecteur jusqu'au bout de ce rêve éveillé. **CLAIRE JULLIARD**



ÉTRANGER

LA MAÎTRESSE

DE CARLOS GARDEL

PAR MAYRA SANTOS-FEBRES,
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

Zulma, 320 p., 22,50 euros.

☆☆☆☆ Lorsque Mano Santo, vieille guérisseuse de Campo Alegre, est appelée au chevet de Carlos Gardel, le dieu du tango n'est plus que l'ombre de lui-même. La syphilis le ronge, provoquant vomissements et maux de tête. Micaela, la petite-fille de Mano Santo, va devoir veiller sur lui, et écouter, pendant des heures, les confidences de Gardel. Elle finira par devenir sa maîtresse. L'auteur de « Sirena Selená » raconte, dans un style qui emprunte à la musique des Caraïbes, l'amour de Micaela pour cet homme-légende dont la voix, ensorcelante,

transformait son âme en « *un écho d'ondes et de souffles* ».

DIDIER JACOB



LIRE



LE CHOIX DE L'OB

Balade islandaise

UN ÉTÉ NORVÉGIEN, PAR EINAR MAR GUDMUNDSSON,
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, ZULMA, 336 P., 21 EUROS.

☆☆☆ 1978 : c'est l'année où Haraldur (alter ego de l'auteur) est tombé amoureux. Les Islandais vivent à l'heure hippie, en version nordique, donc plus alcoolisée. Avec son copain Jonni, Haraldur quitte Reykjavik. Il pense pouvoir trouver du travail en Norvège. Beaucoup de ses compatriotes effectuaient alors des petits boulots dans les pays nordiques. Mais Oslo avait un attrait particulier. C'était la capitale de l'amour, célébrée par Knut Hamsun, auquel ce récit rend souvent hommage : « Oslo, cette ville singulière que personne ne quitte avant qu'elle lui ait imprimé sa marque. » Les Islandais, qui sont tous poètes, ont du succès en Norvège. Comme Haraldur, qui noircit des carnets de notes en écoutant Dylan, les Sex Pistols ou la chanson des Beatles « Norwegian Wood », tirée de l'album « Rubber Soul ».

Auteur du très beau récit « les Rois d'Islande », Gudmundsson (photo) préfère les chemins de traverse aux autoroutes ennuyeuses. Une anecdote en appelle une autre, la vie d'un héros vagabond devient celle d'un peuple en transit – tous ces jeunes Islandais qui cherchent, loin de chez eux, le meilleur endroit pour faire la fête. Haraldur et Jonni, quant à eux, ont un plan : bosser dur pour partir

plus loin encore – l'Italie, l'Inde pourquoi pas, la France peut-être. Ils trouvent un job à quelques centaines de kilomètres d'Oslo, sur un plateau venteux où ils creusent des tranchées pour y poser des câbles. Auparavant Haraldur a gagné sa vie en asphaltant des rues et en posant des fils électriques dans les montagnes. Il s'était fait embaucher car il avait pris option danois au bac : le contremaître était féru de revues pornos importées du Danemark, et Haraldur était chargé de les traduire. C'est en passant un week-end à Oslo que Haraldur tombe fou amoureux d'Inga. Toujours à se bécoter, Haraldur et Inga assistent au Club 7 (la discothèque à la mode) à un concert des Boomtown Rats. Aux dires de l'auteur, le chanteur Bob Geldof, appelé à devenir célèbre, « portait un pantalon rouge et une veste bleue ». Ainsi va l'humanité hippie, et le récit de ces années sauvages qu'en tire Einar Mar Gudmundsson. Dans cette ode à la liberté, l'écrivain islandais ne se contente pas de raconter les mille détails du quotidien beatnik. Il apporte un ton nouveau à cette littérature. La poésie de son style, la pureté de son regard, l'innocence de son tempérament possèdent un attrait unique et un charme inclassable.

DIDIER JACOB



IDÉES



Le livre qui secoue la Silicon Valley

“L’Age du capitalisme de surveillance” deviendra-t-il le “Capital” de l’ère numérique? En décrivant le nouvel ordre économique imposé par les Gafam, la sociologue américaine Shoshana Zuboff met au jour un système qui menace la démocratie comme nos âmes

Par XAVIER DE LA PORTE

Cela fait des mois qu’on en entend parler. Depuis sa sortie il y a un an aux Etats-Unis, le livre de Shoshana Zuboff a été loué, commenté et discuté largement au-delà des limites habituelles d’un texte sur le numérique. Barack Obama lui-même en a fait une de ses lectures préférées de l’année 2019, c’est dire...

Pourtant, à première vue, la thèse de cette chercheuse américaine, professeure à Harvard et spécialiste des technologies depuis la fin des années 1980,

ne brille pas par sa foncière originalité. Elle postule que nous sommes entrés dans un « *nouvel ordre économique* » consistant en l’extraction et l’exploitation de données personnelles par les géants de la Silicon Valley – Google, Facebook, Amazon, Microsoft, etc. Elle appelle ça « *le capitalisme de surveillance* », et l’explique sur 600 pages.

Sauf que voilà, maintenant que sa traduction française paraît et qu’on en a lu autre chose que des fragments, on peut le dire : c’est un grand livre. Un de ces livres qui posent un jalon, un livre à partir duquel



on peut discuter, un livre qui donne de notre monde une idée qu'on ne s'était pas exprimée aussi clairement jusque-là.

Shoshana Zuboff ne se contente pas de poser un concept sur le système – déjà très documenté – installé par les géants de l'économie numérique. Elle l'inscrit dans une histoire et montre en quoi il est une rupture. Le capitalisme de surveillance prolonge un modèle éprouvé – captation des ressources, concentration du capital entre quelques mains, mépris pour la loi et toute forme de régulation – mais sur des bases radicalement nouvelles. Car la matière première du capitalisme de surveillance n'est plus la nature et ses ressources ou la force de travail des humains mais ce que Zuboff nomme le « *surplus comportemental* ». Par là, elle entend ce qui est déduit de l'expérience humaine – quand nous faisons une recherche dans Google, quand nous écrivons ou likons sur Facebook, quand nous interagissons avec notre assistant vocal Amazon, quand nous utilisons un GPS –, ce qui est amassé, travaillé par des algorithmes pour fabriquer des « *profils* » qui sont vendus à des annonceurs pour cibler leur publicité. C'est le modèle économique des grands capitalistes d'aujourd'hui que sont Jeff Bezos, Larry Page et Sergey Brin ou Mark Zuckerberg – ainsi que tous les milliardaires inconnus qui participent à cet écosystème numérique. Or il nécessite – de la même manière qu'on s'est mis dans les années 1970 à équiper les animaux de balises pour suivre leurs déplacements sans les perturber – de nous mettre sous surveillance, discrètement.

Cette surveillance discrète est une autre rupture avec le vieux capitalisme. Ainsi l'auteure montre-t-elle comment, à la « *division du travail* » qui caractérisait l'ère précédente, a succédé la « *division de l'apprentissage* » : autrement dit, ce n'est plus le travail qui est divisé, mais le savoir. Nous ne savons pas comment est extrait ce « *surplus comportemental* », nous ne savons quelle est vraiment sa nature, et ce qu'il en est fait. Nous ne le savons pas parce que les capitalistes de la surveillance en gardent le secret. Mais de la même manière que la division du travail a bouleversé l'organisation sociale il y a cent cinquante ans, la nôtre est travaillée par cette division : nous ne sommes plus en mesure de répondre aux trois questions essentielles : « *Qui sait? Qui décide? Qui décide de qui décide?* » Ces questions qui interrogent à la fois un ordre politique (car la démocratie, c'est précisément savoir qui décide, et décider de qui décide), et un ordre existen-

tiel. Le capitalisme de surveillance remet en question la possibilité même d'exercer un libre arbitre dans la mesure où il ne vise pas seulement à exploiter et à prédire nos comportements, mais à les modeler, à les inciter, dans le but de les rendre plus prévisibles, et par conséquent plus profitables. Ce qui disparaît n'est donc pas seulement la possibilité de la démocratie, c'est aussi la liberté, l'incertitude, la faculté de construire un futur autre que celui qu'on a programmé pour nous.

Le propos de Shoshana Zuboff est, on peut le constater, très ambitieux. Il pourrait même paraître hors-sol s'il n'était pas arrimé à des études de cas très détaillées. Ainsi de la longue partie consacrée à Google. Car l'entreprise de Mountain View fut pionnière en capitalisme de surveillance, l'équivalent de Ford dans l'ère précédente. L'auteure revient sur le moment où les deux fondateurs – brillants étudiants de Stanford – cessèrent d'utiliser « *les données comportementales dans le seul but d'améliorer le service des utilisateurs, mais plutôt pour déchiffrer l'esprit des utilisateurs en vue de faire correspondre les publicités à leurs centres d'intérêt, une fois ces centres d'intérêt déduits des traces collatérales du comportement en ligne* ». Elle raconte très précisément la manière dont Google revendique et obtient des « *espaces de non-droit* » pour imposer des outils très intrusifs au motif de l'inévitabilité du progrès technique, et en colonisant le milieu politique. Elle explique brillamment comment a été construit un écosystème où tout (Gmail, Google Street View, l'enceinte connectée Home, le système d'exploitation de smartphone Android...) sert à rendre plus précis le profilage sans que l'utilisateur ne s'en rende compte. Les longues pages qui relatent la création de Google Maps (ainsi que, plus tard, le jeu Pokémon Go, imaginé par le même homme, John Hanke, dans le seul but d'amener les joueurs dans des magasins « *partenaires* ») sont édifiantes. Ces plongées – que multiplie Zuboff – non seulement illustrent sa thèse de manière étincelante,



LA
POSSIBILITÉ
DE
CONSTRUIRE
UN FUTUR
AUTRE
QUE CELUI
QU'ON A
PROGRAMMÉ
POUR NOUS
EST EN
TRAIN DE
DISPARAÎTRE.





mais sont de haletants récits d'une histoire industrielle récente dont on ignore souvent les dessous.

Une des grandes forces de Zuboff est de toujours contextualiser : « *Le capitalisme de surveillance a été inventé par un groupe spécifique d'êtres humains en un lieu et à une époque spécifiques. Ce n'est ni un résultat inhérent à la technologie numérique ni une expression nécessaire du capitalisme de l'information. Il a été construit intentionnellement à un moment précis de l'histoire, de façon très similaire à la production de masse inventée en 1913, à Detroit, par les ingénieurs et bricoleurs de Ford Motor Company.* » Ce lieu, c'est la Silicon Valley et son idéologie libertarienne. Les êtres humains, ce sont des gens comme Sheryl Sandberg, qui exporte le modèle publicitaire de Google à Facebook, faisant franchir encore une étape à l'exploitation de notre vie privée. Et l'époque, c'est le début des années 2000, où la conjugaison de l'éclatement de la bulle internet et des attentats du 11-Septembre crée les conditions pour que la surveillance devienne une source de profit. Tout cela, la chercheuse américaine le restitue de manière très convaincante.

Une autre force de Shoshana Zuboff est d'étendre son sujet – déjà très large – à son maximum. Ainsi d'un détour, dont on ne perçoit pas immédiatement le sens, par les conquistadors du XVI^e siècle. Ils avaient, nous raconte Zuboff, une croyance – très utile – en la performativité de leur parole, qui leur permettait d'annoncer à leurs souverains que les autochtones leur étaient soumis (alors même qu'ils n'étaient pas encore conquis) et qui leur faisait déclarer aux Amérindiens leurs devoirs envers leur nouveau maître par une longue récitation en espagnol, avant de les passer au fil de l'épée. Quel rapport avec le capitalisme de surveillance ? Un comportement identique envers les populations à conquérir. Car, que sont les immenses « conditions générales d'usage (CGU) » brandies devant nos yeux quand nous nous inscrivons sur une plateforme, si ce n'est la forme contemporaine des incompréhensibles ré citations des conquistadors ? Elles ne sont pas là pour être lues (Zuboff rappelle que si nous le faisons, en y ajoutant tous les tous contrats connexes mentionnés par ces CGU, il nous faudrait plusieurs semaines), mais seulement pour signifier notre soumission. C'est qu'au fond, toutes les conquêtes ont des points

communs, des formes qui se répercutent de siècle en siècle, de terrain en terrain...

On ne trouve pas beaucoup à redire au travail de Shoshana Zuboff. Si ce n'est une question : faut-il accorder tant de crédit aux promoteurs des technologies ? Bien des propos les plus inquiétants que rapporte l'auteur quant aux performances des outils de surveillance – et des programmes qui agrègent et interprètent les données – proviennent de ceux qui les fabriquent ou les vendent : grands patrons, ingénieurs en chef, etc. Cela renseigne sur les intentions, mais ne donne pas forcément une idée très précise des résultats. Or, on est en droit de douter que ces derniers soient toujours à la hauteur des premières. Par exemple, quand on analyse l'affaire Cambridge Analytica non plus seulement du point de vue de ce qu'il a été possible aux équipes de Trump de faire avec les données de Facebook (et qui est en effet très inquiétant : cibler des messages au bloc d'immeuble près, les personnaliser en fonction des conversations de l'internaute, etc.), mais du point de vue de l'efficacité, on

est plus circonspect. Les études menées par le grand juriste de Harvard Yochoai Benkler sur les élections de 2016 aux Etats-Unis ont plutôt montré que l'incidence directe de ces campagnes numériques sur le vote restait à établir. On pourrait en dire autant de ce qu'on appelle l'« intelligence artificielle », dont les réussites avérées, quand on y regarde dans le détail, sont pour l'instant restreintes à des champs spécifiques. L'histoire des technologies est un cimetière de révolutions qui n'ont jamais eu lieu.

Loin de nous l'idée de suspecter Shoshana Zuboff de crédulité, encore plus de minimiser la puissance de son livre. Osons juste l'hypothèse que ce qui est décrit comme un système implacable est en réalité parcouru de failles, d'erreurs (comme tout logiciel contient nécessairement des bugs) et de fantasmes technophiles. Qu'ait été mis en place un écosystème de captation des données personnelles est une évidence, qu'il génère des monceaux d'argent est une certitude, que les dirigeants de la Silicon Valley rêvent de faire de nous des marionnettes aux gestes et affects prévisibles est documenté, qu'ils dépensent des milliards, soient prêts à contourner toutes les législations et mobilisent les cerveaux

les plus performants pour y arriver est vérifié. En revanche, qu'ils y parviennent vraiment est beaucoup moins sûr, tant l'humain demeure, heureusement, mystérieux, et son environnement, changeant. Faut-il pour autant se rassurer ? Le simple fait de tendre vers ce but peut faire d'énormes dégâts. C'est le sens qu'on peut donner à la question posée par Shoshana Zuboff : « *Si le capitalisme industriel a dangereusement perturbé la nature, quels ravages le capitalisme de surveillance pourrait-il causer à la nature humaine ?* » ■

Professeure émérite à la Harvard Business School et professeure associée à la Harvard Law School, SHOSHANA ZUBOFF s'intéresse aux nouvelles technologies depuis la fin des années 1980. Son livre sur les « smart machines », sorti en 1988, est devenu une référence. Vingt ans plus tard, elle publie un nouvel ouvrage majeur : « L'Age du capitalisme de surveillance », dont la traduction française paraît le 15 octobre, aux éditions Zulma.